

le devons pas à ceux qui se sont enthousiasmés pour elle (l'Italie en est la preuve); nous le devons aux tyrans et aux rudes seigneurs qui ont accoutumé nos pères à reconnaître une règle en dehors de leurs caprices. Que la loi rétribue donc chacun suivant ses mérites; il le faut pour que la vie sociale soit possible. Tant que l'on pourra violer impunément la légalité, la légalité sera violée, et si jamais le respect de la loi doit entrer en nous, ce sera seulement lorsqu'à force de punir ceux qui se lèvent contre elle, nous aurons fait de l'émence une chose odieuse, repoussante et terrible, une chose entachée d'infamie, je dirais presque une impossibilité, dont chacun s'éloignera instinctivement comme du feu qui brûle.

Mais nous n'en sommes pas là. Notre impuissance à comprendre la nécessité du châtement ne le prouve que trop. Nous avons voulu nous délivrer des rois abolus, des autocrates, et nous n'avons pas senti que là où ne commandait pas un homme redouté de tous, il fallait qu'une loi respectée de tous commandât à sa place, ou que le chaos fit son entrée solennelle. Depuis le XVIII^e siècle, toutes les voix ont glorifié l'insurrection sous toutes ses formes. Quiconque insulte ou attaque le pouvoir dans la personne d'un sergent de ville ou d'un roi est soudain transfiguré en héros. Les apôtres les plus sincères de la liberté croient préparer son avènement en prenant sous leur protection tous les fanatiques qui la rendent menaçante. La révolte, en un mot, est notre idéal; elle est pour nous le beau, l'héroïsme, ce qui plaît le plus au théâtre, dans les romans, partout. Les autorités elles-mêmes, celles de la famille et de la société, lui élèvent des colonnes. Quand la loi paraît trop sévère aux jurys, ils se font un devoir de mentir sur la question de fait pour abroger virtuellement la loi de s'ériger eux-mêmes en assemblées législatives. Tous les pouvoirs ne savent plus à quoi ils servent. Leur unique ambition est de se mettre en honneur par des amnisties. Qu'est-ce à dire? Cela signifie que la barbarie primitive est trop loin de nous, et que nous ne nous en souvenons pas. Depuis trop long-temps, grâce aux anciennes digues, la mer a respecté nos habitations, et nous nous sommes persuadés que sa nature était de ne pas vouloir nous engloutir. Au fond de notre mépris pour l'autorité, qui est déjà une impuissance, il y a encore une impuissance, et non une perversité. C'est faire beaucoup trop d'honneur aux Robespierre et aux Marat eux-mêmes que d'expliquer leur conduite par l'ambition ou l'orgueil. Eussent-ils eu dix fois plus d'ambition et de vanité, ils n'auraient pas fait ce qu'ils ont fait s'ils avaient pu prévoir que l'unique résultat de leurs œuvres devait être pour eux une mort violente, pour leurs tentatives une défaite honteuse, pour leur mémoire le sort réservé aux étourderies qui ont fait leur temps. Les fautes de nos pères sont venues, non de ce qu'ils avaient en eux, mais de ce qui leur manquait; les nôtres viennent de la même cause. Il ne nous a pas été donné de voir les dangers contre lesquels nous protégeait l'autorité. Aussi avons-nous le suffrage universel, ou plutôt nous avons la croyance au suffrage universel, car c'est là le véritable péril. Eût-on supprimé la loi qui le consacre, la croyance resterait pour réparer un jour où l'autre à l'état de fait, et je crains fort que, pour nous guérir, il ne faille que le suffrage universel lui-même nous montre, à l'œuvre, ce qu'il peut faire. Dieu a bien pris ses précautions: afin que les folies n'eussent pas la vie trop longue, il a voulu qu'elles portassent infailliblement leurs consé-

quences. Fasse le ciel que nous n'ayons pas besoin d'une trop rude leçon et que nous puissions en profiter!

En tout cas, si nous avons péché, il faudra certainement que nous amendions pour être tirés de peine: nulle forme ancienne ou nouvelle de gouvernement ne nous dispensera de cette nécessité. Sans doute le système représentatif est plein de périls, nous l'admettons avec M. Carlyle; il exige des aptitudes qui ne sont pas accordées à tous les peuples. Quand les secrets de l'état sont constamment mis à nu, quand toutes les questions sont soumises à des débats publics, la discussion ne saurait entraîner que haines et commotions partout où les discuteurs commencent par rêver l'irréalisable, et se font ensuite une règle d'attaquer à outrance tout ce qui n'est pas leur impossible idéal. Pour le gouvernement représentatif, comme pour le ciel, il y aura donc probablement beaucoup plus d'appelés que d'élus; mais ce qu'il y a plus probable encore, c'est que notre seule chance de prospérer est de nous façonner à ce régime. Quoi qu'en dise M. Carlyle, l'Angleterre "n'apprendra pas à vivre au monde une seconde fois." Les peuples, comme les hommes, ne parcourent qu'une carrière. Si l'Angleterre, la France et l'Allemagne sont entrées dans la voie libérale, ce n'est point par l'effet d'un caprice: leurs institutions sont sorties de leurs besoins, de leurs tendances, et le jour où l'une de ces nations n'aurait plus en elle la somme nécessaire de prévoyance ou de patience, les ressources qui peuvent seules parer aux dangers d'un tel genre de gouvernement, ce jour-là elle irait prendre place à côté de l'Egypte, de la Grèce ou de l'Italie, dans la grande nécropole des peuples qui ont fini leur journée.

J. MILSAND.

MORALE.

SIMON DE NANTUA,

ou

LE MARCHAND FORAIN.

(Suite.)

Simon de Nantua parle de l'envie, et soutient que les envieux n'engraissent ni ne s'enrichissent.

Après avoir quitté Elbeuf pour nous rendre au port d'Honfleur, où il se fait un commerce assez considérable de dentelles, Simon de Nantua s'arrêta dans un gros bourg, où il avait coutume de vendre diverses marchandises à des marchands qui y sont établis. Il entra chez l'un d'eux pour lui faire ses offres. Ce marchand avait une fort mauvaise mine: ses yeux étaient enfoncés, ses joues creuses, son teint jaune, son corps très-maigre, et il avait, avec tout cela, l'air sombre et renfrogné. — Votre serviteur, M. Thibaud, dit Simon de Nantua. — Bonjour, père Simon, répond le marchand, d'une voix aigre. — Ne vous faut-il rien aujourd'hui? — Non. — Comment donc cela, M. Thibaud? est-ce que les affaires ne vont pas comme vous voulez? — Allez-vous-en chez ce coquin de Parnieu: il vous achètera, lui, car il vend. — Pourquoi donc l'appellez-vous coquin? il m'a toujours paru porter la mine d'un galant homme. — Ce n'est pas avec des moyens honnêtes que l'on gagne autant d'argent que lui. — Je croyais cependant, M. Thibaud, que la probité était